



HAL
open science

Chroniques troubles pour troubles chroniques : sources narratives et usage politique de la violence dans le Bohême du début du XIV e siècle

Quentin Dylewski

► **To cite this version:**

Quentin Dylewski. Chroniques troubles pour troubles chroniques : sources narratives et usage politique de la violence dans le Bohême du début du XIV e siècle. *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, 2019, 32, pp.34-47. hal-02084145

HAL Id: hal-02084145

<https://hal.science/hal-02084145>

Submitted on 29 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chroniques troubles pour troubles chroniques : sources narratives et usage politique de la violence dans le Bohême du début du XIV^e siècle

Quentin Dylewski, doctorant en histoire, université Toulouse – Jean Jaurès, laboratoire FRAMESPA, école doctorale TESC.

Résumé :

Le royaume de Bohême connaît au début du XIV^e siècle une grave crise politique liée au meurtre de Venceslas III, dernier roi de la dynastie des Přemyslides. De 1305 à 1308, quatre souverains meurent dans des circonstances jugées troubles par certains chroniqueurs contemporains. L'interprétation des événements par ces derniers varie au gré de leurs allégeances respectives et des rivalités entre les principales familles de la région, révélant leur capacité à faire de ces violences un usage politique.

Troubled Chronicles in Time of Chronic Troubles: Narrative Sources and Political Use of Violence in Bohemia in Early Fourteenth Century

Abstract :

A major political crisis erupted in Bohemia at the beginning of the 14th century when the last Přemyslid king, Wenceslaus III, was murdered. Four kings died between 1305 and 1308 in suspicious circumstances, according to different contemporary chroniclers, two of them being brutally murdered. These events are differently interpreted depending on the allegiances of the chroniclers and on the rivalries of the most important local dynasties, revealing their ability to make a political use of violence.

« La gloire de la Bohême s’effondra en l’an de grâce 1306¹ ». Le jugement du chroniqueur tchèque Dalimil est sans appel : l’assassinat de Venceslas III à Olomouc à cette date marque à ses yeux la fin de l’âge d’or de la Bohême médiévale, et le début du temps des troubles. Contemporain de ces événements, il est le témoin direct de l’agitation qui s’empare du royaume de Bohême durant les vingt premières années du XIV^e siècle. La situation est particulièrement confuse entre 1306 et 1310 : ce sont bien quatre années de désordre qui s’écoulent entre la fin de la dynastie « nationale » des Přemyslides et l’avènement de la maison de Luxembourg².

La Bohême du début du XIV^e siècle est un État puissant, dont les souverains peuvent prétendre jouer un rôle de premier plan au sein de l’Empire. Au siècle précédent, le roi de Bohême Přemysl Ottokar II (1253-1278) parvient à prendre le contrôle de l’Autriche, de la Styrie et de la Carinthie et aspire au trône impérial, laissé vacant lors du Grand Interrègne (1250-1273). C’est pourtant Rodolphe I^{er} de Habsbourg, seigneur de modeste importance, qui est désigné par les électeurs en 1273 pour lui faire pièce. Cherchant à mettre un frein aux ambitions de son rival, Rodolphe confisque ses territoires récemment acquis. Lors du conflit qui finit par éclater, son adversaire meurt à la bataille de Marchfeld en 1278. Il existe donc un certain passif dans les relations entre les Habsbourg et les souverains tchèques. Les prétentions des Přemyslides s’orientent alors vers l’Est, tandis que le pouvoir des Habsbourg prend racine en Autriche³. Ces derniers parviennent à s’affirmer comme une des grandes familles de l’espace politique impérial, non sans mal. En 1292, Adolphe de Nassau est préféré

¹ *Chronique de Dalimil*, É. Adde-Vomačka (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, chap. 93, p. 387, v. 43-44.

² Voir P. Herde, « From Adolf of Nassau to Lewis of Bavaria, 1292-1347 », in M. Jones (dir.), *The New Cambridge Medieval History*, t. VI, Cambridge University Press, 2008, p. 526-527 ; K.-F. Krieger, *Die Habsburger im Mittelalter. Von Rudolf I. bis Friedrich III*, Stuttgart-Berlin-Cologne, Kohlhammer, 1994, p. 102-109.

³ Ce qui n’empêche pas de nombreuses frictions entre la Bohême et les ducs d’Autriche : Venceslas ne rallie que tardivement Albert de Habsbourg en 1298, et un bref conflit éclate même entre le roi de Bohême et le roi des Romains en 1304. Voir M. Bláhová, I. Hlaváček (éd.), *Böhmisch-österreichische Beziehungen im 13. Jahrhundert*, Prague, Filozofická fakulta Univerzity Karlovy, 1998 ; E. Boshof, F.-R. Erkens (éd.), *Rudolf von Habsburg 1273-1291. Eine Königsherrschaft zwischen Tradition und Wandel*, Cologne, Böhlau, 1993.

à Albert de Habsbourg pour succéder à Rodolphe, avec le soutien de Venceslas II et du duc Otton de Wittelsbach. Albert accède au titre de roi des Romains en 1298 après avoir triomphé de son adversaire, tué lors de la bataille de Göllheim. Les Wittelsbach, partisans d'Adolphe, contestent encore son pouvoir quelque temps. Même divisée en deux branches rivales, la dynastie bavaroise peut aussi prétendre jouer un rôle dans la direction de l'Empire⁴. De son côté, Venceslas II revendique le titre de roi de Pologne et place son fils sur le trône de Hongrie, mais meurt le 21 juin 1305. Son jeune fils Venceslas III abandonne ses droits sur la Hongrie à Otton de Wittelsbach pour se concentrer sur la Pologne, mais il est assassiné le 4 août 1306. En l'absence d'héritier mâle, Henri de Carinthie, lié aux Wittelsbach et époux de l'une des sœurs de Venceslas III, Anne, est élu roi par la noblesse du pays. Cependant, le roi des Romains Albert de Habsbourg, considérant la Bohême comme un fief vacant, saisit le royaume pour le confier à son fils Rodolphe, qui épouse en octobre 1306 Élisabeth Ryksa, la veuve de Venceslas II, afin de consolider ses prétentions ; il est investi roi de Bohême par son père en janvier 1307. La noblesse tchèque est divisée ; mais Rodolphe meurt le 3 juillet 1307 pendant une campagne contre certains seigneurs rebelles, laissant le champ libre à Henri de Carinthie. Albert de Habsbourg n'abandonne pas la partie pour autant et cherche à implanter l'un de ses fils en Bohême. Après une première campagne infructueuse et alors qu'il prépare une nouvelle expédition contre le royaume, Albert est à son tour assassiné le 1^{er} mai 1308 par son neveu Jean⁵. Cependant, Henri ne parvient pas à conserver le pouvoir bien longtemps : devant les troubles qui se poursuivent, une partie des élites aristocratiques et religieuses de Bohême se tourne vers le nouvel empereur Henri VII de Luxembourg et offre en 1310 la couronne à son fils Jean, qui épouse Élisabeth de Bohême, sœur cadette de Venceslas III et d'Anne.

⁴ Louis IV parvient d'ailleurs plus tard au trône impérial après une longue lutte contre Frédéric le Bel de Habsbourg.

⁵ Voir M. Bláhová, « *“Nepos vindicabit avum”* ». Die Ermordung Albrechts I. am 1. Mai 1308 im Bewusstsein der böhmischen Gesellschaft des 14. Jahrhunderts », in A. Speer, D. Wirmer (éd.), *1308. Eine Topographie historischer Gleichzeitigkeit*, Berlin, De Gruyter, 2010, p. 773-788.

La situation géopolitique est donc pour le moins complexe et instable depuis le Grand Interrègne, et les différents protagonistes de la région sont à couteaux tirés. Cependant, la crise tchèque des années 1306-1310 est aussi la conséquence de tiraillements internes : le fractionnement que connaît le royaume n'est pas uniquement le fruit d'une crise politique et dynastique, les tensions sont aussi sociales et ethniques. L'immigration germanique, débutée au XII^e siècle, aboutit au cours du siècle suivant à la formation d'une minorité de langue allemande d'importance croissante, sous la protection du pouvoir royal tchèque⁶. Face au pouvoir grandissant du patriciat urbain de langue allemande, la noblesse, principalement tchèque et se sentant également menacée par le clergé, cherche à renforcer sa position. Ces différents facteurs de tensions se nourrissent l'un l'autre pour alimenter la crise née de la querelle de succession.

Malgré ces éléments d'explication, cette flambée de violence a une ampleur exceptionnelle. S'attaquer au souverain est en effet dans l'Europe du Moyen Âge un crime d'une extrême gravité. Or, on assiste alors en trois ans à au moins deux régicides, et des bruits courent sur le décès de deux autres souverains. Une telle mortalité au plus haut sommet de l'État interpelle : Albert de Habsbourg est, avec Philippe de Souabe, l'unique roi des Romains assassiné depuis la *renovatio imperii* ottonienne de 962. Si les rumeurs d'assassinat ou les morts violentes (au combat ou par accident) ne sont pas exceptionnelles, les régicides caractérisés sont donc bien rares dans l'espace impérial. La gravité de l'acte s'accompagne d'ailleurs d'un certain tabou : si les chroniqueurs n'hésitent pas à s'étendre parfois longuement et de façon détaillée sur un événement aussi marquant, les régicides ne font que rarement l'objet d'illustrations par les miniaturistes contemporains⁷. Le XIV^e siècle est aussi

⁶ Les colons allemands apportent en effet leur expertise dans le domaine de l'exploitation minière et de la métallurgie, entre autres. Voir N. Berend (éd.), *The Expansion of Central Europe in the Middle Ages*, Farnham, Ashgate Publishing, 2013 ; H. Rothe (éd.), *Deutsche in den böhmischen Ländern*, t. I, Cologne, Böhlau, 1994.

⁷ Le régicide, défi lancé à l'ordre divin, est plus facilement représenté dans un contexte « lointain ». Voir C. Raynaud, « Une criminalité d'exception : les meurtres royaux dans le « Roman de toute chevalerie » (ms. fr. 2436) », in C. Raynaud (dir.), *Images et pouvoir au Moyen-Âge*, Paris, Le Léopard d'Or, 1993, p. 161. Cela

une époque d'intense réflexion sur cet acte hors norme, prolongeant les théories développées aux siècles précédents autour du « tyrannicide⁸ », opposant les tenants du maintien d'un ordre voulu par Dieu à ceux qui estiment qu'écarter ou supprimer un prince illégitime ne peut lui déplaire.

Chroniqueurs et propagandistes

Dès lors, le traitement par les chroniqueurs médiévaux de ces événements si lourds de sens prend toute son importance, les sources narratives n'ayant bien entendu pas la même teneur selon l'allégeance de leur auteur. Ainsi, les chroniques n'attribuent pas toutes aux mêmes causes les morts de Venceslas II et de Rodolphe. Le phénomène de la rumeur doit être ici évoqué : il n'est pas rare en effet que la mort brutale d'un personnage important, plongeant une région dans le chaos, ne suscite des doutes dans les esprits⁹. Lorsque le meurtre est certain, comme pour Venceslas III et pour Albert, les visions des différentes parties entrent frontalement en opposition. Certes, il semble difficile de parler d'attentat pour la période médiévale : même si le mot existe déjà au XIV^e siècle, il n'a évidemment pas le même sens qu'aujourd'hui, le rapport étroit entre propagande terroriste et emballement médiatique faisant

semble se vérifier pour les chroniques qui nous intéressent : les représentations de l'assassinat d'Albert I^{er} sont fréquentes à l'époque moderne, mais pas dans les sources contemporaines. Un manuscrit de la *Chronique des 95 seigneuries* comporte une miniature figurant le meurtre, mais il est plus tardif (fin du XV^e siècle).

⁸ On peut mentionner les œuvres de Jean de Salisbury (notamment son *Policraticus*) et de Thomas d'Aquin. Voir M. Cottret, *Tuer le tyran ? Le tyrannicide dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 2009, p. 22-28 ; R. Villard, *Du bien commun au mal nécessaire. Tyrannies, assassinats politiques et souveraineté en Italie*, Rome, École Française de Rome, 2008, p. 74-77 ; G. Minois, *Le couteau et le poison. L'assassinat politique en Europe (1400-1800)*, Paris, Fayard, 1997, p. 18-22 et p. 87-95. La question de la légitimité du pouvoir et de son usurpation est bien sûr centrale. Les crises dynastiques sont donc propices à de tels actes, difficilement concevables face à un pouvoir royal solidement établi.

⁹ Pour ne donner qu'un exemple contemporain, la mort lors de son expédition italienne de l'empereur Henri VII, successeur d'Albert I^{er}, suscite également des rumeurs d'empoisonnement, Guillaume de Nangis, *Chronique du règne de Philippe le Bel 1285-1314*, Y. Germain et E. de Bussac (éd.), éditions Paléo, Clermont-Ferrand, 2011, p. 152-153 ; *La grande chronique de Philippe IV le Bel*, N. Desgrugillers (éd.), éditions Paleo, Clermont-Ferrand, 2011, p. 156.

suite à un attentat ne pouvant exister sans moyens modernes de communication¹⁰. Pourtant, l'interprétation *a posteriori* de certains actes nous pousse à les qualifier d'attentats¹¹. Notre vision des événements dépend pour une bonne part de celle des différents chroniqueurs médiévaux, et l'influence que ceux-ci peuvent avoir sur la postérité, que ce soit en jetant le discrédit ou en justifiant tel ou tel protagoniste, n'est pas mince. Les souverains médiévaux en sont bien conscients, qui encouragent la formation d'une historiographie de cour pouvant faire office de véritable propagande sur le long terme¹².

La production littéraire médiévale ne se cantonne pas cependant à des écrits officiels ou officieux reflétant le point de vue royal, d'autant que les chroniqueurs médiévaux peuvent avoir des allégeances multiples. Les auteurs sont souvent des clercs et/ou des nobles, issus d'une certaine élite, ou du moins la côtoyant et travaillant pour elle. Évidemment, la perception que l'on a de ces écrits dépend aussi de leur forme : chroniques rimées pouvant être scandées dans un cercle aristocratique, chroniques « universelles » visant à inclure tel ou tel pouvoir au sein de l'histoire mondiale, chroniques ecclésiastiques se concentrant sur une abbaye et sur ses bienfaiteurs ... Ces sources diffèrent par leur public, par leur portée, par leurs objectifs, par leurs moyens de diffusion ; autant d'éléments dont il convient de tenir compte dans leur étude.

¹⁰ Sur ces nuances parfois délicates entre diffusion, propagation et propagande dans le traitement médiatique du terrorisme, voir C. Bonardi, P. Manonni (éd.), *Le terrorisme. Une arme psychologique*, Nice, Éditions Ovidia, 2012, p. 122-126.

¹¹ C'est le cas de l'« attentat d'Anagni », pour recourir là encore à un exemple contemporain et bien connu : événement mineur sur le plan factuel, c'est bien la portée symbolique de cette violence qui marque les esprits. Voir G. de Thieulloy, *Le pape et le roi. Anagni, 7 septembre 1303*, Paris, Gallimard 2010. En allemand, *Attentat* apparaît aussi au XIV^e siècle, et connaît le même glissement sémantique. On peut noter que l'assassin d'Albert I^{er} est d'ailleurs bien qualifié d'*Attentäter* dans K.-F. Krieger, *op. cit.*, p. 107-108.

¹² Sans doute moins visible que via le mécénat artistique et la mise en scène du pouvoir, le rôle de l'écrit ne doit pas être sous-évalué dans cette propagande. Voir R. Schieffer, J. Wenta (éd.), *Die Hofgeschichtsschreibung im mittelalterlichen Europa*, Toruń, Wydawnictwo Uniwersytetu Mikolaja Kopernika, 2006 ; J.-P. Genet, *L'historiographie médiévale en Europe*, Paris, Éditions du CNRS, 1991. Pour rester dans le cadre tchèque, voir V. Žurek, « Entre la cour et la ville. Les érudits au service de l'empereur Charles IV à Prague », in D. Menjot, L. Courbon (éd.), *La cour et les villes dans l'Europe des XIV^e-XVI^e siècles*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 213-223.

Dans le cas de la crise tchèque des années 1306-1310, l'affrontement de camps bien établis à travers les grandes « puissances » régionales permet de bien illustrer l'usage politique de la violence par les chroniqueurs contemporains¹³. L'idée est de s'interroger sur la production d'un discours pouvant modifier la signification et la perception d'événements lourds de conséquences politiques dans les mentalités à court ou à long terme. Dès lors, il convient de s'attacher à des auteurs contemporains de ces événements, servant de base aux chroniqueurs plus tardifs. La teneur très politique de ces écrits implique qu'il s'agit principalement de chroniqueurs étroitement liés aux sphères du pouvoir et leurs nombreuses contradictions, questionnant leur fiabilité, doivent être soulignées et interprétées en tenant compte de l'ensemble de ces éléments.

Chroniques des attentats

La *Chronique de Dalimil*, écrite probablement autour de 1312-1313, est sans doute la source la plus directement liée à cette crise, qui a pu jouer un rôle dans sa genèse. L'auteur ne nous est guère connu, même si ses origines tchèques ne font aucun doute¹⁴. Ses opinions politiques et son érudition semblent indiquer une origine aristocratique (ou du moins une forte proximité avec ce milieu) et un statut d'ecclésiastique (en tout cas de lettré). Son œuvre, rédigée en vieux-tchèque et en vers, consiste en une vaste histoire du peuple tchèque, de ses origines à l'avènement de Jean de Luxembourg. Pour lui, le doute n'est pas permis : ce sont les Habsbourg qui sont à l'origine de la crise ; cependant, cette interprétation de l'histoire

¹³ Pour d'autres sources, voir N. Kersken, « Das přemyslidische Böhmen in der zeitgenössischen Historiographie des Reichs », in I. Hlaváček, A. Patschovsky (éd.), *Böhmen und seine Nachbarn in der Premyslidenzeit im mitteleuropäischen Vergleich*, Jan Thorbecke Verlag, Ostfildern 2011, p. 426-430.

¹⁴ C'est par convention que nous continuons à l'appeler Dalimil (ce nom lui ayant été attribué par erreur au XVII^e siècle). *Chronique de Dalimil*, *op. cit.*, p. 19-24.

récente s'intègre dans une vision d'ensemble attribuant aux Allemands tous les maux qui accablent le royaume¹⁵.

La *Chronique de Zbraslav* est écrite en latin par des moines cisterciens de l'abbaye du même nom, fondée par Venceslas II et restée très proche du pouvoir přemyslide¹⁶. Otton de Thuringe, mort en 1314, en est le premier auteur ; cependant, c'est son continuateur Pierre de Zittau qui en est le principal rédacteur, pratiquement jusqu'à sa mort en 1339. L'œuvre était initialement conçue comme une chronique presque officielle des Přemyslides, mais la fin brutale de la dynastie en a bouleversé ses objectifs, autant que la mort de son premier auteur en a changé le ton.

C'est à un autre cistercien que nous devons la *Chronica de gestis principum*¹⁷. Cette chronique est rédigée en latin autour de 1327-1328 pendant le règne de l'empereur Louis IV par un moine anonyme de l'abbaye bavaroise de Fürstenfeld, fondée par le Wittelsbach Louis II¹⁸. L'idée générale consiste à intégrer l'histoire des ducs de Bavière au sein de l'histoire de l'Empire. La portée politique de l'œuvre est donc évidente. Notons que les relations pour le moins difficiles d'Albert de Habsbourg, puis de Frédéric de Habsbourg, avec les différents ducs bavarois ont influencé le point de vue de l'auteur.

C'est encore un autre cistercien, l'abbé Jean de Viktring, qui est l'auteur du *Liber certarum historiarum*, rédigée entre 1340 et 1343¹⁹. D'abord proche d'Henri de Carinthie jusqu'à la mort de ce dernier en 1335, il se rallie ensuite aux Habsbourg, nouveaux maîtres de

¹⁵ Voir É. Adde-Vomáčka, « Les étrangers dans la Chronique de Dalimil, une place de choix faite aux Allemands », *Cahiers du CEFRES*, 31, 2011, p. 11-52.

¹⁶ « Chronicon Aulae Regiae », in J. Emler (éd.) *Fontes Rerum Bohemicarum*, t. IV, Prague, Nákladem nadání Františka Palackého, 1884, p. 1-337.

¹⁷ « Chronica de gestis principum », in G. Leidinger (éd.), *Bayerische Chroniken des 14. Jahrhunderts, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, t. XIX, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1918, p. 1-104

¹⁸ Voir J.-M. Moeglin, *Les ancêtres du prince. Propagande politique et naissance d'une histoire nationale en Bavière au Moyen Âge (1180-1500)*, Genève, Droz, 1985, p. 52.

¹⁹ Jean de Viktring, *Liber certarum historiarum*, F. Schneider (éd.), *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi*, t. XXXVI/1-2, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1909.

la région. Il sert ces derniers jusqu'à sa mort en 1347 et son œuvre, qui vise à démontrer la légitimité des Habsbourg et lie leur sort, celui de leurs nouvelles possessions, et celui de l'empire, doit être comprise dans ce contexte. L'auteur se montre particulièrement sévère envers Přemysl Ottokar II, dont les prétentions sur l'Autriche sont rejetées en bloc. Cette détestation est partagée par l'auteur de la *Chronique rimée d'Ottokar*²⁰, dont Jean s'est sans doute inspiré. Cette chronique, rédigée sans doute à partir de 1305, semble être le fruit du travail d'Otacher ouz der Geul (ou Ottokar aus der Gaal), ministériel styrien ayant servi Albert de Habsbourg lors de sa campagne en Bohême en 1304, mort entre 1319 et 1321. Son œuvre, inachevée mais d'une ampleur considérable (près de 100 000 vers en langue vernaculaire), cherche à réaffirmer la légitimité des Habsbourg et à lier au mieux le sort de la Styrie et de l'Empire. Jean et Ottokar partagent le fait d'être attachés à des possessions encore nouvelles pour les Habsbourg et d'avoir fini par passer à leur service.

La mort de Venceslas II suscite des réactions variées. Tout juste mentionnée par Ottokar²¹, elle est unanimement déplorée par les trois chroniqueurs cisterciens, qui célèbrent la piété du roi. Cependant, là où Jean de Viktring précise tout juste que Venceslas a succombé à la dysenterie²², la *Chronique de Zbraslav* consacre à cette occasion plusieurs chapitres à sa fin édifiante, revenant sur les bienfaits du fondateur de l'abbaye²³. Mais c'est surtout le moine de Fürstenfeld qui se singularise, faisant de la mort de Venceslas II, alors qu'il n'a que 34 ans, la conséquence lointaine d'un empoisonnement survenu dans sa jeunesse, à l'instigation de sa mère et du second époux de celle-ci, le puissant seigneur tchèque Závěš de Falkeštejn²⁴.

²⁰ *Ottokars Österreichische Reimchronik*, J. Seemüller (éd.), *Monumenta Germaniae Historica, Deutsche Chroniken*, t. V/2, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1890. Voir J.-M. Moeglin, « La formation d'une histoire nationale en Autriche au Moyen Âge », *Journal des Savants*, 1-3, 1983, p. 169-218 ; J.-M. Moeglin, « Recherches sur la *Chronique rimée styrienne* », *Journal des Savants*, 3-4, 1987, p. 159-179.

²¹ *Ottokars Österreicherisches Reimchronik*, *op. cit.*, p. 1142.

²² Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/1 p. 338.

²³ L'ensemble du récit, comprenant la mort exemplaire du roi, ses actes de piété, ses donations, et même des miracles survenus sur sa tombe, indique une volonté de le sanctifier de la part des moines, « *Chronicon Aulae Regiae* », *op. cit.*, p. 91-106.

²⁴ « *Chronica de gestis principum* », *op. cit.*, p. 36-37, p. 56. Notons que le moine de Fürstenfeld a tendance à souvent rapporter les rumeurs d'empoisonnement, comme pour la mort d'Henri VII, *id.*, p. 75-76.

Dalimil aussi se fait l'écho des rumeurs d'empoisonnement qui courent alors, mais il n'indique pas nommément de coupables :

« Quand le meurtrier de la Bohême eut quitté sain et sauf le pays, / le roi de Bohême tomba gravement malade de chagrin. / Certains auraient un peu aidé les événements, / mais nous laissons cela au jugement de Dieu²⁵. »

Difficile d'interpréter cette allusion. Dalimil est un farouche partisan de l'aristocratie tchèque, et Závěš est présenté précédemment comme un héros national, malgré son incorrection vis-à-vis du roi. De plus, il n'apprécie guère Venceslas II, qui a souvent été amené à composer avec les Habsbourg, dont Rodolphe, et il semble vouloir lier cette mort avec la brève invasion autrichienne de 1304. Il pourrait s'agir d'une accusation sous-jacente contre Albert de Habsbourg ; cependant, il n'est pas dans ses habitudes de taire le méfait d'un Allemand.

Dans le cas de l'assassinat de Venceslas III à Olomouc, Dalimil ne laisse planer aucun doute sur son interprétation des événements :

« On attendait beaucoup de bonnes choses du jeune Venceslas / et son oncle maternel, le roi des Romains, prenait grand soin de lui. / Il avait mis au service du roi de Bohême trois Thuringeois, / permettant ainsi au meurtrier de la Bohême d'empoisonner son neveu²⁶. »

Le jeune prince, dont Dalimil fait un portrait élogieux, se sent mal après avoir fait une halte dans la ville dont il serait venu apaiser la sédition. Le meurtrier le poignarde alors qu'il appelle à l'aide, agissant sur l'ordre d'Albert. Pris par la garde, il est immédiatement mis à mort. La *Chronique de Zbraslav* donne une version assez proche de celle de Dalimil : Venceslas, dont le triste sort est longuement déploré et qui est dépeint comme un roi plein de promesses, malgré des excès mis sur le compte de son immaturité et excusables du fait de son

²⁵ *Chronique de Dalimil, op. cit.*, chap. 92, p. 385, v. 25-28.

²⁶ *Ibid.*, chap. 93, p. 386, v. 5-8. Notons que le poison est l'arme des lâches par excellence.

jeune âge, prépare une expédition en Pologne. Passant par Olomouc, il est assassiné dans la maison du doyen de la cathédrale, où il prend du repos ; un chevalier thurinois du nom de Conrad de Boltenstein, pris un couteau sanglant à la main, est aussitôt tué, sans que ses motivations ou ses commanditaires soient éclaircis²⁷. Ottokar, tout en faisant un récit assez similaire, donne un nom légèrement différent : le criminel serait un seigneur bohémien, Odelin von Wildenstein²⁸. Jean de Viktring, quant à lui, insiste sur le caractère débauché du jeune roi, assassiné par deux de ses propres ministériaux²⁹. Le moine de Fürstenfeld ne donne que très peu de détails sur l'assassinat du jeune roi, dont il dresse un portrait élogieux ; cependant, il fait part de rumeurs ayant couru autour de l'implication possible d'Albert³⁰.

La mort de Rodolphe de Habsbourg fait l'objet de récits tout à fait divergents. Le moine de Fürstenfeld la mentionne en même temps qu'il évoque la mort de Venceslas III et l'attribue à un empoisonnement, sans entrer dans les détails³¹. Comme lui, Dalimil ne prend pas la peine de mentionner la première élection du duc de Carinthie ; immédiatement après avoir déploré la mort du jeune Venceslas :

« Mais que firent donc les Tchèques, après cela ?! / Ils élurent comme roi leur propre meurtrier, / Rodolphe, le duc d'Autriche / et fils d'Albert, le roi des Romains ³²! »

Bien entendu, certains nobles tchèques refusent de se soumettre, et il explique ainsi la mort rapide de Rodolphe de Habsbourg :

²⁷ « Chronicon Aulae Regiae », *op. cit.*, p. 108.

²⁸ Ottokar insiste sur la gravité de la trahison, le meurtrier survenant par surprise pendant le sommeil du roi, alors qu'il se préparait à mener campagne en Pologne. *Ottokars Österreichisches Reimchronik*, *op. cit.*, p. 1165-1167.

²⁹ Son bref récit ne va pas jusqu'à excuser ses meurtriers, Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/1, p. 338. Les légères variations qui peuvent se faire jour suivant les manuscrits ne changent rien au sens général du texte.

³⁰ Après avoir déploré sa fin « par l'épée », il précise que beaucoup soupçonnèrent Albert des meurtres du père et du fils, « ce que l'on peut comprendre, car il attaqua peu de temps après la Bohême et en fit roi l'un de ses fils, à qui il donna en mariage la veuve de Venceslas », « Chronica de gestis principum », *op. cit.*, p. 56 (nous traduisons).

³¹ Peu après son mariage, « il mourut empoisonné, comme les autres rois de Bohême, qui comme on peut le constater meurent rarement de mort naturelle », *Ibid.*, p. 57 (nous traduisons).

³² *Chronique de Dalimil*, *op. cit.*, chap. 94, p. 387, v. 1-4.

« Puis le duc partit en guerre contre le sire Bavor / et périt à la bataille de Horažd'ovice³³. »

La *Chronique de Zbraslav* place la mort de Rodolphe dans le même contexte : celui d'une campagne contre les mêmes seigneurs tchèques, dont elle précise qu'ils sont des partisans d'Henri de Carinthie. Cependant, la mort à Horažd'ovice du jeune souverain, qui s'était lié à l'abbaye de Zbraslav, est attribuée à la maladie³⁴. Ottokar mentionne également la rébellion de Bavor de Strakonice, contre lequel doit marcher Rodolphe ; il narre ensuite longuement sa mort de maladie³⁵. Jean de Viktring précise que le roi périt de dysenterie, cependant, il n'est pas question chez lui de rébellion. Tout en faisant l'éloge de son ancien maître Henri de Carinthie, il se contente de signaler le bon droit d'Albert de Habsbourg à établir son fils sur le trône de Bohême et reconnaissant la légitimité des deux camps³⁶.

Venant clore ce cycle, la mort d'Albert de Habsbourg est sans doute celle dont la charge symbolique est la plus forte. Un socle commun existe : Albert a été assassiné sur les bords du Rhin par son neveu Jean (vite surnommé « le parricide » : il s'agit du fils du frère d'Albert, Rodolphe, et d'Agnès de Bohême, sœur de Venceslas II), alors qu'il préparait une nouvelle campagne contre la Bohême. Ottokar fait un long récit des événements, que la version de Jean de Viktring suit dans les grandes lignes : Jean demande à son oncle de lui confier des terres issues de l'héritage de son père ; Albert refuse, arguant de la jeunesse de son neveu et remettant l'affaire à plus tard³⁷. Jean fomenta une conjuration avec quelques

³³ *Ibid.*, chap. 94, p. 388, v. 21-22.

³⁴ Rodolphe est d'ailleurs dépeint favorablement, comme un souverain pieux. « *Chronicon Aulae Regiae* », *op. cit.*, p. 111.

³⁵ *Ottokars Öseterreichisches Reimchronik*, *op. cit.*, p. 1193-1198 ;

³⁶ « Ainsi, pour la troisième fois en peu de temps une mort rapide ravit son roi au royaume de Bohême, le laissant vacant », Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/1, p. 339 (nous traduisons) ; d'autres manuscrits varient légèrement, faisant un éloge plus appuyé de Rodolphe et insistant sur sa légitimité, *ibid.*, p. 375-377.

³⁷ Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/2, p. 3. La scène suivante paraît d'autant plus dramatique que l'échange est courtois entre l'oncle et le neveu. Chez Ottokar, cette idée de dépossession est aussi importante, et Albert est tué alors qu'il promet des terres à son neveu, *Ottokars Öseterreichisches Reimchronik*, *op. cit.*, p. 1222

chevaliers et assassine Albert avant de s'enfuir, leur forfait accompli³⁸. L'horreur de cet acte leur semble inqualifiable et ils n'ont pas de mots assez durs pour qualifier les coupables : au régicide s'ajoute le parricide, et pour Ottokar, seule l'intervention du Diable peut l'expliquer³⁹. La *Chronique de Zbraslav* est moins diserte, cependant, certains éléments de son récit sont intéressants. Jean n'est pas identifié comme étant un Přemyslide ; son acte est expliqué de la même manière, par le fait qu'Albert ne lui cède pas son héritage, même si le chroniqueur condamne son geste. Surtout, il est rappelé qu'Albert avait tué son prédécesseur Adolphe sur le champ de bataille, ce qui pourrait indiquer un jugement de Dieu⁴⁰. On retrouve cette idée chez le moine de Fürstenfeld, qui, tout en condamnant le geste de son neveu et en laissant entendre lui aussi l'influence pernicieuse du diable, va beaucoup plus loin dans la condamnation d'Albert, qui en définitive mérite son triste sort⁴¹. Dalimil ne s'embarrasse pas de scrupules et justifie pleinement Jean :

« Avançant vers la Bohême, Albert franchissait le Rhin / quand son neveu Jean vint à lui. / Le noble jeune homme tua son oncle, / vengeant ainsi le roi de Bohême et oncle de son frère. / Jean était le fils de la sœur du roi de Bohême, / c'est pourquoi il débarrassa la Bohême de son cruel meurtrier. / Aussi parce qu'il ne convenait pas de tuer l'un des siens / et qu'[Albert] s'était permis de tuer en traître son neveu⁴². »

Il ne s'agit pas cependant que d'un acte privé puisque Dalimil cherche à le politiser dans le cadre de la rivalité germano-tchèque : par ce geste, Jean (affectueusement nommé « Ješek »),

³⁸ *Ibid.*, p. 1226-1228. Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/2, p. 4. Dans les deux cas, les trois mêmes noms reviennent pour les chevaliers complices : von Palme, von der Warte et von Eschenbach.

³⁹ Jean, nouveau Judas, est placé directement sous l'influence de Satan, *Ottokars Österreichisches Reimchronik*, *op. cit.*, p. 1217-1220. On peut trouver une allusion à cette idée dans certaines versions du *Liber certarum historiarum*, Jean de Viktring, *op. cit.*, t. XXXVI/1, p. 385. Tous deux mentionnent ses origines přemyslides.

⁴⁰ « Chronique de Zbraslav », *op. cit.*, p. 113.

⁴¹ Tout en considérant que Jean « entra dans la voie de Caïn », il estime qu'il ne s'agit que d'un « juste jugement de Dieu » : Albert a eu tort de combattre son roi Adolphe et n'a pris la couronne que pour servir ses intérêts personnels. « *Chronica de gestis principum* », *op. cit.*, p. 57-58.

⁴² *Chronique de Dalimil*, *op. cit.*, chap. 97, p. 391, v. 13-20.

sauve sa patrie d'Albert qui « voulait coûte que coûte détruire la langue tchèque⁴³ ». Chose intéressante, il avait annoncé le meurtre précédemment dans la chronique⁴⁴.

La fabrique de l'attentat

En résumé, pour Ottokar, suivi par Jean de Viktring, il s'agit avant tout de réaffirmer la légitimité des Habsbourg. Les régicides de Venceslas III et d'Albert I^{er} sont liés à des conflits privés, internes aux affaires de chaque royaume, et n'ont pas d'implications politiques à proprement parler. Sévèrement condamnés, ces meurtres, qui rompent les liens d'homme à homme, représentent un bouleversement de l'ordre divin inacceptable.

La *Chronique de Zbraslav* doit être comprise comme une chronique ecclésiastique et proche du pouvoir : pour elle aussi, le régicide ne peut dès lors être qu'un crime gravissime contre l'ordre divin, toujours condamné. Le sort des bienfaiteurs de l'abbaye fait l'objet de longues déplorations, et les auteurs semblent surtout aspirer au retour à la paix, évitant de prendre parti. La mort d'Albert est cependant mise en parallèle avec celle de son rival malheureux, Adolphe de Nassau : aux yeux de l'auteur, il coûte sans doute beaucoup de troubler l'ordre voulu par Dieu.

C'est aussi l'idée du moine de Fürstenfeld. Quatre morts, autant de régicides ; on peut sans doute y voir une suite logique de vengeances, les motifs étant privés. Le régicide, aussi déplorable soit-il, peut ainsi trouver une explication, ce qui ne rend pas acceptable pour autant une telle remise en question de l'ordre naturel. Cependant, il fait part de toutes les rumeurs pouvant nuire aux Habsbourg, comme pour l'assassinat de Venceslas III ; le meurtre

⁴³ *Ibid.*, chap. 97, p. 390, v. 2.

⁴⁴ Dans la prophétie de Přemysl, comme le relève É. Adde-Vomáčka : « Même si ma lignée vient un jour à s'éteindre, / cependant adviendra ce temps / où le petit-fils vengera son grand-père / pour le malheur ultime des assassins ! », *Ibid.*, chap. 8, p. 249, v. 19-22.

d'Albert I^{er} est une juste punition pour ses méfaits : même s'il réproouve Jean d'avoir porté la main sur son oncle, peut-être pourrait-on y voir la main du Dieu autant que celle du Diable.

Dalimil va beaucoup plus loin. Ces quatre régicides forment une suite logique de violences politiques. Il semble vouloir lier la mort de Venceslas II au conflit qui l'a opposé à Albert ; Venceslas III est clairement assassiné sur l'ordre de son oncle, qui veut mettre la main sur la Bohême. Dès lors, la noblesse bohémienne est fondée à résister au nouveau roi Rodolphe, et que celui-ci trouve la mort au combat est un juste retour des choses, si ce n'est une punition divine. Plus encore, le meurtre d'Albert est un acte politique fort. Jean (pourtant un Habsbourg par son père !) agit par amour de la patrie et par piété filiale, pour venger sa famille, son grand-père Přemysl Ottokar II et son cousin Venceslas III, délivrant ainsi la Bohême du péril habsbourgeois. Dalimil y voit la main d'un Dieu vengeur : la mort du père et du fils se répondent l'une l'autre à travers une sorte de loi du talion posthume, dans le contexte d'une guerre éternelle entre Tchèques et Allemands. Chaque crime est payé, et c'est par ce biais que l'ordre divin est respecté. Dès lors, le régicide peut être envisagé pour faire face à la tyrannie, d'usurpation ou d'exercice (n'oublions pas que la chronique est écrite par et pour la noblesse).

Ces écrits ont-ils pu avoir des conséquences politiques immédiates ? On peut en douter. Les chroniques rimées de Dalimil et d'Ottokar, par leur nature différente pouvaient plus facilement se répandre dans leur public, par essence sans doute plus large que les autres écrits. Cependant, c'est sur la production historiographique que l'impact des différents auteurs doit aussi être évalué, aboutissant à la construction d'une mémoire particulière des événements. La chronique pro-aristocratique de Dalimil a rapidement bénéficié d'une

traduction en allemand assez fidèle⁴⁵, ce qui montre sa capacité à sortir de son cadre d'origine et confirme son succès, déjà indiqué par le nombre de manuscrits conservés et l'influence exercée sur d'autres chroniques plus tardives, comme la *Chronique de Pulkava*. La Chronique de Zbraslav n'est cependant pas en reste et devient une référence incontournable pour l'historiographie tchèque sous Charles IV, reprenant ses déplorations autour du sort des Přemyslides. Ottokar et Jean de Viktring (qui lui doit déjà sans doute beaucoup) ont quant à eux pu marquer des chroniqueurs pro-Habsbourg plus tardifs, comme l'auteur de la *Chronique des 95 seigneuries*. La *Cronica de gestis principum* semble avoir laissé moins de traces, un seul manuscrit nous étant d'ailleurs resté. Bien plus sans doute que sur leurs contemporains, dont ils ont pu parfois cependant se faire le relais, c'est donc sur la postérité que s'exerce l'influence de ces chroniqueurs. L'abondance de sources, variées quant à leur nature, leur origine et leurs buts, montre quoi qu'il en soit le besoin d'expliquer des événements jugés exceptionnels tout en leur donnant un sens, voire à les justifier. La teneur éminemment politique des différents récits est confirmée par leurs nombreuses divergences, au gré des objectifs poursuivis.

⁴⁵ *Di tutsch kronik von Behem lant. Die gereimte deutsche Übersetzung der alttschechischen Dalimil-Chronik*, V. Brom (éd.), Brno, Masarykova Univerzita, 2009.